

FREED FROM DESIGNER

M
A
B A

& ROXANNE
MAILLET

FÉLICITÉ
LANDRIVON



F.F.D.

P.M. FL

08/09 —
18/12 2022

FREED FROM
DESIGNER

FÉLICITÉ
LANDRIVON
& ROXANNE
MAILLET

08/09—
18/12 2022

Saison «Graphisme»



[A]

Faisant suite à *Variations épiciènes*, qui donnait à voir le travail de graphistes-autrices, cette nouvelle exposition de la MABA explore celui de Félicité Landrion (signant aussi sous Brigade Cynophile) et Roxanne Maillot, graphistes d'une même génération investies dans des réseaux alternatifs underground et militants et auto-produisant régulièrement leurs propres projets.

À la conjonction des univers graphiques de Félicité Landrion et Roxanne Maillot, l'exposition *Freed from Designer* est conçue à partir des allers-retours entre les créatrices, leurs sources d'inspiration, leurs travaux respectifs antérieurs et des produits dérivés réalisés pour l'occasion.

Ces ensembles d'objets graphiques, de documents et de différents éléments proposés (tee-shirts, affiches, magazines, packagings...) tendent à recréer au sein de la MABA un environnement vernaculaire et domestique dans lequel ils jouent avec les archétypes d'un certain genre de design, ordinaire et quotidien, habitué à se déployer sur des supports multiples et réalisé par des auteurs souvent anonymes, à l'instar de l'anonymat longtemps dévolu aux créatrices.

Ces travaux des deux graphistes, qui procèdent d'un même jeu de la citation, du détournement et du collage, assument aussi une certaine part d'humour et l'utilisation de formes banales ou non conventionnelles.

Leur rapport étroit à la pop culture et à la musique se joue jusque dans le titre de l'exposition, en forme de clin d'œil à une chanson de Gala. *Freed from Designer* se veut comme une invite à s'affranchir des normes et des diktats (parfois rigides) du design graphique et à créer des formes et glyphes fluides, sans hiérarchie entre les genres et les styles.

Entremêlant ainsi véritables objets de commande, objets dérivés conçus pour l'occasion et éléments de mobiliers récupérés, l'exposition orchestre une confusion entre le réel et le fictif et réaffirme le rôle des graphistes dans la conception d'environnements narratifs.

Freed from Designer se veut comme une invite à s'affranchir des normes et des diktats (parfois rigides) du design graphique et à créer des formes et glyphes fluides, sans hiérarchie entre les genres et les styles.



[C]



Dans un premier temps, pourriez-vous revenir sur vos parcours respectifs et ce qui vous a amené l'une et l'autre vers la conception d'images ?

Félicité Landrison (FL) J'ai eu un parcours d'études assez long et sinueux : prépa littéraire, licence et M1 d'anglais, bachelor de communication visuelle, M2 de philosophie esthétique. En parallèle de mes études, j'ai commencé à fréquenter de plus en plus de concerts de la scène underground lyonnaise, à partir de 2007. J'avais 18 ans et ça a beaucoup influé sur ma trajectoire future. Je me suis mise timidement à donner des coups de main aux concerts, puis à faire des affiches dans cet environnement très « DIY »^[02], sans aucune formation ni culture préalable.

Plus jeune, j'aimais dessiner, c'est le cas de beaucoup de gens, donc rien d'original. Mes premières affiches étaient dessinées à la main mais, pour moi, elles ne sont ni montrables, ni intéressantes. C'est en abordant le collage papier et numérique que je me suis vraiment mise à explorer la conception d'images.

Roxanne Maillet (R.M) J'ai dû m'orienter assez tôt vers une formation professionnalisante à la fin du collège. J'ai choisi, par défaut, un bac pro PAO et Prépresse pour entrer dans une école fréquentée par des étudiantx en STI Arts Appliqués parce que c'est ce qui se rapprochait le plus de ce que je voulais faire - pour ce que j'en savais. Après quatre années m'ayant plombé et enlevé toute envie de refaire un jour du graphisme, j'ai voulu accéder à une école d'art et ai donc intégré une classe préparatoire qui m'a ouvert finalement les portes des Beaux-Arts de Lyon.

À l'époque, je faisais des peintures de l'enfer sur des affiches de cinéma en les banalisant et en faisant ressortir la composition graphique... le temps d'adaptation a été laborieux, j'ai subi des oppressions liées à la manière dont je m'exprimais —très rapidement— tout du long et, j'ai ce complexe d'infériorité

[01] L'entretien est réalisé en utilisant l'écriture inclusive, des variations diaéthiques et toutes formes de néologismes en cohérence et en respect avec les engagements des graphistes.

[C] Félicité Landrison, Affiche pour concert, *Eric Copeland & Balladur & Fun Fun Funeral & Dj Fitz*, 2017

[02] Do it yourself.

du fait de n'avoir pas fait une filière générale ou technique comme t'ouste le monde autour de moi qui a refait surface. À la fin de la première année, on m'a dit : « tu continues en section Design Graphique ou tu t'en vas ». J'ai finalement décidé de rester car j'avais des copines qui y allaient et moi déjà 2 ans de retard.

Cette exposition, un duo-show, se situe à la conjonction de vos univers graphiques respectifs, de ce qui les réunit comme de leurs dissemblances. Quels sont les éléments de vos pratiques ou modes opératoires qui peuvent être rapprochés selon vous ?

FL Une tendance à faire fi des conventions, un humour potache, une approche assez baroque et joyeuse de la typographie, un désir de s'amuser, à ne pas être trop sérieuses. Avec en toile de fond, des préoccupations féministes plus ou moins explicites.

R.M J'ajouterai une fascination pour l'hors-norme, ce qui est rejeté ou n'a pas sa place dans les carcans, l'envie de prendre soin et de réintégrer ces formes marginalisées. Nous sommes aussi toutes les deux de grandes collectionneuses et glaneuses et nous ré-injectons dans nos compositions des formes issues de nos rencontres et de nos émois.

Au sein de l'exposition *Freed From Designer* est recréé un environnement vernaculaire et domestique dans lequel les divers objets et éléments (tee-shirts, affiches, magazines, packagings...) jouent avec les archétypes d'un certain type de design, ordinaire et quotidien. Qu'est-ce qui vous intéresse dans ce type de design ? Est-ce sa proximité, sa large diffusion ? Est-ce une volonté de remettre en avant certains styles ou formes qui ont pu être déconsidérés ?

FL Selon moi, le graphisme est partout, pas uniquement dans les revues officielles et les institutions. Je me sens bien plus inspirée par ses formes vernaculaires, amateurs, anonymes. Il peut y avoir tellement de niveaux de sens par lesquels aborder un objet graphique, ce qu'il peut raconter sur son époque (société, culture, politique, sémantique...) et comment il influe sur l'imaginaire. Ces objets du quotidien sont des compagnons car ils nous entourent, ils constituent notre environnement sans que l'on s'en rende compte.

Justement, il y a cette question quelquefois clivante dans le milieu du graphisme, celle de l'appellation de graphiste vs designer graphique, quelle est la dénomination selon laquelle vous-même vous vous désignez ?

FL Je me définis comme graphiste car ma langue d'expression est le français. C'est aussi un terme qui me semble plus humble que sa version angliciste, il renvoie notamment à une forme de technicité et d'artisanat, alors que la notion de « design » m'évoque un univers fonctionnel, commercial et industriel qui m'est étranger.

Vos objets graphiques se construisent souvent sur le mode du jeu, qu'il s'agisse de détournements, de citations, de collages, de ré-actualisation de formes, de styles... Le tout réalisé avec légèreté et un certain humour qui confèrent à vos images une grande énergie visuelle ; vos images ont un côté « rough » qui contrastent avec une certaine tendance à un graphisme lisse et policé. Est-ce là, pour vous, une façon de vous affranchir des normes et des diktats du design graphique ? Comment votre travail se positionne-t-il par rapport à ces règles et normes ?

FL Déjà, je pense être une dessinatrice ratée, et le collage était la meilleure technique pour se rapprocher du dessin sans avoir

à esquisser soi-même un trait. Ensuite, j'ai plus appris en pratiquant sur le tas que lors de mes études, c'est à la fois un regret, parce que j'aurais aimé être mieux formée techniquement, et une chance, parce que cela m'a affranchie de conventions dont je n'étais même pas au courant. Cela ne m'a pas empêché, en construisant ma propre culture graphique, d'être de plus en plus tatillonne, d'affûter mon regard, d'affirmer mes goûts et mes dégoûts qui sont multiples. Ce qui est toujours fascinant dans le graphisme, c'est de voir comment s'opère l'équation entre fond et forme, parfois c'est fabuleux, parfois c'est nul, parfois des formes ultra séduisantes servent des propos vides voire dangereux, parfois un contenu important est desservi par une mise en page ratée. D'autres graphistes produisent des formes beaucoup plus extrêmes, je ne pense pas que l'on soit les plus radicales, mais en tout cas on explore et on se fait plaisir.

R.M De même que le retournement du stigmaté, j'utilise le détournement qui est une stratégie utilisée par les communautés MOGAI* (*Marginalized Orientations, Gender identities, And Intersex*) pour tenter de survivre et de trouver des outils pour créer leur propre espace et langage au sein d'un système patriarcal dominant. D'autres pratiques de réappropriation que je chéris, telles que la *mashup*, le piratage, le plagiat sont utilisées dans ce but par les minorités comme outil d'empouvoirement.

Toutes deux, semble aussi mener avec une grande facilité travail de commande et autoproduction, les deux gardant une grande cohérence tant dans les sujets traités que dans les formes qu'ils peuvent prendre. Comment parvenez-vous à articuler ensemble ces différents types de travaux ?

FL Si par « autoproduction » on entend « projet initié pour et par soi-même », cela me paraît indispensable en tant que graphiste-auteurice de se ménager des espaces hors commande,



pour concevoir et réaliser ce que l'on veut, et comme on veut, sans que le temps et l'argent ne soient un enjeu. Pendant longtemps, l'organisation de concerts était une forme de projet personnel global dans lequel j'apprenais, au sein d'un groupe solidaire, à faire avec peu de moyens et du mieux possible une multiplicité de choses : programmer des artistes, communiquer, faire des courses, cuisiner, créer de bons moments dont on se rappellera.

Dans les projets que l'on initie soi-même on a forcément plus de liberté et on y met plus de tripes. J'ai fait beaucoup d'affiches parce que j'étais très impliquée dans les concerts et qu'une communication bien faite, qui attire du public, était pour moi le point de départ d'une soirée réussie. Donc je m'amusais en composant librement, mais toujours avec un souci de lisibilité car j'avais conscience des enjeux économiques, artistiques et humains derrière la tenue d'un concert. J'ai gardé cette habitude de composer en noir & blanc des choses suffisamment contrastées et faciles à imprimer.

Est-ce que cette pratique de l'autoproduction répond à une nécessité économique dans le contexte de la commande graphique aujourd'hui ou est-ce plutôt une façon pour vous de travailler au plus près de vos engagements et des sujets qui vous intéressent ?

R.M Si l'on part du fait que c'est ma pratique personnelle qui a généré mes premières commandes, cela m'a semblé évident de garder une vraie équité entre travail de commande et autoproduction. C'est même nécessaire car l'un vient nourrir l'autre. La « thune » permet l'espace mental et matériel pour réfléchir des formes au plus proche de ses revendications, formes qui viennent ensuite nourrir la commande.

Quelles contraintes en termes de fabrication d'images cette pratique de l'autoproduction vous impose-t-elle ?

R.M Au contraire de Félicité, j'ai très vite été tentée de questionner la lisibilité et de la pousser dans ses retranchements ; d'abord grâce aux privilèges auxquels j'ai eu accès à l'ensba de Lyon et à la mise à disposition d'innombrables machines, papier et techniques d'impression et ensuite par esprit de contradiction avec l'enseignement rigide de l'époque. De passer de Lyon à l'erg^[03] de Bruxelles fut un vrai changement en termes de matériel et, par conséquent, de mode opératoire : j'ai dû, du jour au lendemain, adapter des compositions aérées à des formats plus réduits et j'ai commencé à de moins en moins laisser d'espace, à essayer de trouver des subterfuges pour remplacer les techniques de luxe par des effets...

Félicité, en regardant ton travail, on peut aussi percevoir des similitudes avec les fanzines des riot grrrl^[04], est-ce que ceux-ci ont eu une influence sur ton travail ? Est-ce que tu pourrais évoquer le fanzine *Ventoline*, comment ce projet a-t-il vu le jour, qu'est-ce qui a motivé sa création ? Est-ce que tu envisages d'autres projets de ce type ? Si oui lesquels ?

FL *Ventoline* c'est un fanzine de musique que j'ai créé en 2020 et dont les contributions ne viennent que de femmes plus ou moins actives dans diverses scènes musicales (musiciennes, dj, organisatrices de concerts, graphistes, gérantes de label...) et/ou simplement mélomanes. L'idée m'est venue parce que, d'une part j'avais depuis longtemps l'envie de créer un fanzine où je puisse faire ce que je veux graphiquement, et d'autre part j'étais fatiguée de n'entendre que des hommes commenter entre eux et prescrire de la musique, tant dans les médias que dans mon entourage. On parle tout le temps de « visibilité » / « invisibilité » des femmes, en revanche on ne parle pas de leur audibilité / inaudibilité critique sur un sujet aussi vaste. Pour moi, il y avait encore plus de travail

[03] École de recherche graphique.

[04] Riot grrrl est un mouvement musical, à la croisée du punk rock et du rock alternatif aux idées féministes, ayant émergé au début des années 1990, dans l'État de Washington, et dans le Nord-Ouest Pacifique, en particulier Olympia et Portland, aux États-Unis.

[E]



à faire de ce côté, ce qui m'a motivée à faire un projet éditorial en non mixité, afin de se donner confiance et de se sentir légitime à raconter, critiquer, partager ce qu'on a vécu et ce qui nous fait vibrer autour de la musique.

Même si l'héritage des riot grrrl semble évident et que j'adhère au manifeste de Bikini Kill^[05], ça n'a pas été une influence directe lorsque j'ai voulu faire ce fanzine. Mes références ont plutôt été des revues — pas forcément musicales — comme *Audimat*^[06], *Collection*, *l'Incroyable*^[07] et quelques fanzines punks. Je suis née très peu de temps avant le mouvement riot grrrl, c'est donc une autre génération pour moi, avec une esthétique bien particulière que je ne veux justement pas singer pour perpétuer une période que je n'ai pas connue. Il y a sûrement des échos inconscients dans *Ventoline*, mais j'essaie d'emprunter un peu partout pour que le fanzine garde un aspect éclectique et contemporain, et pas juste «rétro», ou «à la manière de».

Il y a une dimension musicale, mais aussi graphique et féministe dans *Ventoline*, c'est donc devenu un projet beaucoup plus gros que prévu, avec un tirage sur papier journal à 2000 exemplaires, alors que j'assure toujours moi-même la coordination éditoriale, la conception graphique, la diffusion et la distribution. Mais cela me permet aussi, encore une fois, d'expérimenter, d'apprendre, de rencontrer et de mettre en avant des personnes géniales. C'est une revue polyphonique car elle implique plusieurs autrices à chaque fois, mais derrière c'est forcément un projet très personnel qui reflète mes propres intérêts, lubies et questionnements.

Au-delà de *Ventoline*, j'ai vraiment envie de poursuivre cette voie éditoriale, que ce soit pour du texte, de l'image, de la musique. Autrement dit, sortir des fanzines, des livres d'artistes, des disques, des curiosités et des travaux méconnus. Mettre le nez dans les questions de conception, d'écriture, d'impression, de production, de diffusion, etc., toute cette chaîne dont le graphisme n'est qu'un maillon, pour aussi me décentrer de mon propre travail et de mes problèmes d'égo.

[05] Bikini Kill est un groupe de punk rock américain originaire d'Olympia. Formé en octobre 1990, le groupe est considéré comme le précurseur du mouvement Riot grrrl.

[06] *Audimat* est une revue musicale critique et théorique semestrielle éditée par le festival Les Siestes électroniques et consacrée à l'histoire de la pop music.

[07] *L'Incroyable* est une revue monographique annuelle qui s'intéresse à l'adolescence d'un artiste et à son époque, les inscrivant au cœur de thématiques culturelles.

Félicité, tu as aussi beaucoup travaillé pour des lieux alternatifs ou underground tels Grrrnd Zéro^[08] comment s'est opérée cette rencontre avec ce milieu musical et comment est-ce que cela t'a amenée vers une activité parallèle de programmatrice et de DJ? Perçois-tu des similitudes dans la conception de tes images et dans la composition de playlists et de sets ?

FL J'ai découvert ce milieu en remarquant certaines affiches dans la rue et, au fil des ans, c'est ce qui m'a amenée à mon tour à faire des affiches, des concerts, des pochettes de disques, etc. Là-bas j'ai appris à être active, suivre la programmation d'autres salles de référence, aller voir des groupes jouer dans d'autres villes, les solliciter en direct, échanger des informations avec des ami.es qui organisent aussi et se faire découvrir de la musique mutuellement. Donc cultiver un réseau. Ensuite, ma position particulière de graphiste dans la musique a permis d'enrichir ce réseau, et au passage de le consolider : soit je collabore avec des labels ou groupes que j'ai déjà fait jouer, ce qui prolonge notre lien par un autre biais que l'événementiel (qui reste quand même quelque chose d'éphémère, ou très ponctuel) ; soit le travail graphique que j'avais fait avec tel label ou tel groupe offrait des connexions intéressantes pour programmer des concerts plus tard. Ces deux rôles complémentaires sont devenus à la fois un moteur et un outil pour oser aller parler à des gens dont j'étais fan. Pour autant, j'ai du mal à me définir comme « programmatrice » parce que cela sonne professionnel alors que c'est une activité que j'exerçais de façon bénévole, dans un contexte totalement amateur. Je me considère encore moins DJ même si tout le monde a tendance à l'être aujourd'hui : je joue des sélections sur LYL et NTS^[09] mais j'accepte rarement de passer de la musique en soirée — je laisse cela à des personnes plus qualifiées. En revanche, je vois clairement dans ma pratique un côté « DJ d'images »,

[08] Créé en 2004, Grrrnd zero est une salle de concert et une association indépendante située d'abord à Lyon, puis depuis 2014 à Vaulx-en-Velin. Il organise des concerts, des événements et héberge des associations et des artistes. Le collectif artistique promeut une culture underground et expérimentale.

[09] LYL et NTS sont des plateformes radios en ligne.

à « digger », collectionner, sampler, mixer de la matière visuelle pour l'amener ailleurs.

Ayant récemment déménagé et changé d'environnement, je n'organise plus de concerts, mais je travaille toujours autant dans la musique, avec des salles, radio, labels, artistes, et dorénavant je fais davantage de pochettes de disques que d'affiches.

De ton côté, Roxanne, tu es très engagée dans les luttes contre les discriminations et notamment envers les communautés lgbtqia+ est-ce que tu peux évoquer plus précisément le projet *Bye Bye Binary*, en quoi consiste-t-il ?

R.M Je reviens juste un peu en arrière en 2017, avant la formation de *Bye Bye Binary* et en pleine polémique sur l'écriture inclusive. J'avais commencé à aborder ces questions en dialogue avec Clara Pacotte. Nous avons produit un petit fanzine, contenant des textes insurrectionnels queers. Nous regardions de près les critiques des détracteurices sur les solutions qui étaient alors en usage. Le point médian par exemple : il scinde les mots, déséquilibre le gris typographique – et perturbe la lecture. C'est le même problème pour tous les signes qui ont été testés : le slash, le point bas, le tiret, la parenthèse ou la majuscule mais surtout parce qu'ils ont des utilités initiales dont il peut être dur de faire abstraction, par exemple la parenthèse minimise, la majuscule maximise. On s'est lancées dans l'idée de trouver d'autres outils pour faire évoluer l'écriture. On était sûres qu'avec la typographie, nous pouvions, peut-être, rendre le principe plus fonctionnel, et notamment grâce à la ligature qui permet de réunir deux caractères en un seul. Comme je ne fais pas de dessin de caractères à la base, j'avais invité à ce workshop des copaines de Lyon pour réfléchir sur ces questions-là. Nous nous étions basé.e.s sur le roman *MNRVWX* de Clara Pacotte (2017) dans lequel elle utilise les pronoms non-genrés

oll et olls. Cette technique d'écriture remplace le marqueur de genre et facilite la prononciation à l'oral. À l'issue de ce workshop, nous avons créé un set de glyphes présentés dans le fanzine *amils agitels*.

Six mois plus tard, nous avons co-organisé un workshop inter-écoles entre l'erg et la Cambre, durant trois jours avec une quinzaine d'étudiant-es. Il s'est déroulé à ROSA une librairie féministe de Bruxelles. C'est comme cela qu'est née la collective *Bye Bye Binary*, qui ne cesse de croître depuis ! On essaye d'être le moins vertical possible, tout le monde reçoit le même degré d'information, et chaque proposition de travail que nous recevons est partagée avec toutes. Nous ne faisons pas de distinction entre les étudiant-es et les professionnel-les. Certain-es s'occupent du dessin de caractère. D'autres s'occupent de coder. D'autres s'occupent des conférences et de la transmission théorique. Nous avons récemment publié notre typothèque afin de répertorier et diffuser des typographies inclusives.

Ce projet est très important pour moi, évidemment dans l'impact et la volonté d'une meilleure représentation des genres, mais aussi car il participe à un élan de démocratisation de la typographie qui est, depuis toujours, régie par des normes et des règles établies par l'hétéropatriarcat et sacralisée par les récits dominants. Nous ne revendiquons aucune maternité sur les glyphes que nous dessinons. L'appropriation et le plagiat sont encouragés, nous conseillons à n'importe qui de s'en emparer. On peut facilement s'en saisir, et produire une forme de propagation, un soulèvement par le bas.

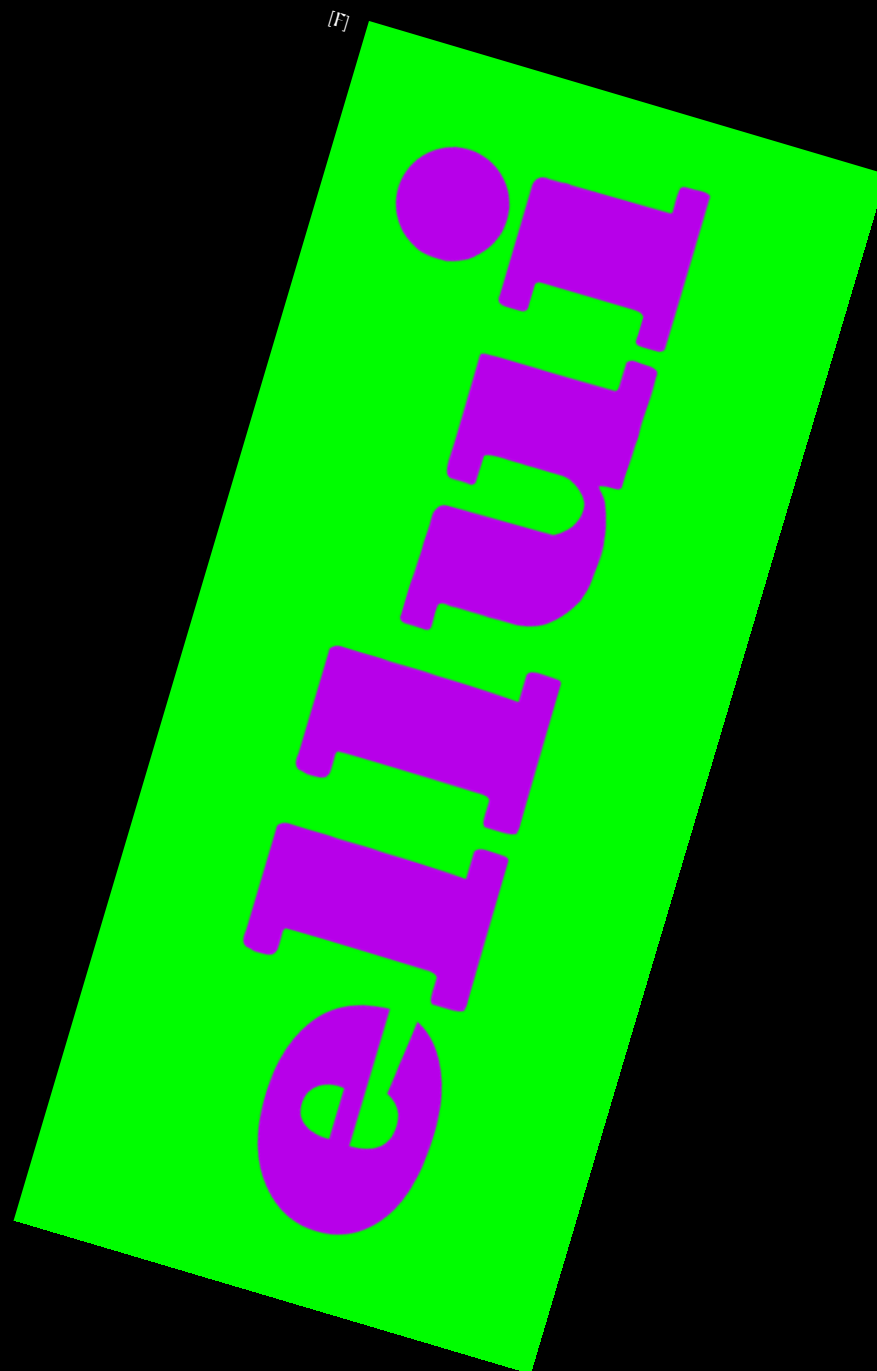
Peux-tu également parler du projet *Comme nous brûlons* dont certaines images produites se retrouvent dans l'exposition ? Dans quel cadre as-tu réalisé ces affiches ?

R.M En 2018, j'ai été contactée par l'équipe de *Comme Nous Brûlons*, un festival féministe qui organisait sa deuxième édition à la station gare des mines. La proposition était claire, travailler sur une série d'affiches reprenant des insultes, affiches qui seraient tapissées sur les murs du club. La stratégie contre-oppressive du retournement du stigmaté m'a semblé de bon augure en réponse à cette invitation. C'est quelque chose que j'ai mis en place très tôt dans ma pratique pour répondre aux nombreuses critiques que j'ai pu recevoir par des hommes sur des questions de lisibilité et de légitimité. Le récit le plus connu et représentatif est certainement la réappropriation du terme « queer » par la communauté qu'il visait, pareil pour le mot « dyke ». Le « camp » est pour moi une extension de cette stratégie par l'incarnation et l'exagération de nos « nous » sexualisés, genrés, stéréotypés, hiérarchisés pour finir par les dézinguer. Pour le contenu, j'ai travaillé avec *Another Mother Tongue* de Judy Grahn, un livre sur la culture gay et les différents langages qui en émanent, retracés par le biais de mythes ou récits personnels. J'ai pas mal emprunté au glossaire se trouvant à la fin qui redéfinit certaines appellations péjoratives pour désigner les queers. On retrouve le poster « le goût doux que j'ai pour vous » dans l'exposition qui prend cette fois-ci la forme d'un rideau ; d'autres se trouveront sur le parcours à vélo de la Nuit Blanche.

Dans l'histoire du graphisme, les femmes graphistes ont longtemps été reléguées dans l'ombre ou considérées comme de simples assistantes ou collaboratrices, avez-vous le sentiment que leurs apports sont désormais en train d'être réévalués ? Quel regard portez-vous sur la situation des femmes graphistes aujourd'hui ?

FL On me pose souvent la même question concernant les femmes dans la musique depuis que je fais *Ventoline* alors que je n'ai pas grand-chose à ajouter à ce que je dis à travers mon travail. Je pense que les choses ont évolué en mieux et que, même s'il reste du chemin à faire, le statut d'auteur/autrice dans le champ des arts graphiques semble être de moins en moins perçu comme l'apanage des hommes.

R.M Je sens bien sûr une différence par rapport au moment où j'ai commencé à étudier le graphisme (il y a dix ans), à l'époque je ne me rendais pas compte de la responsabilité de la transmission historique du paysage graphique et d'à quel point cela comptait — si toutes les personnes ayant ce rôle avaient fait bien gaffe d'inclure des graphistes femmes et autres dans leur pédagogie cela aurait permis de gagner du temps. Les femmes et autres font partie depuis toujours du paysage graphique, on le remarque chaque année en déterrant des archives de «ouf» mais en ne les nommant pas, c'est là qu'elles disparaissent. C'est pareil ceux qui ont le plus de pouvoir sont les personnes qui programment, invitent et commandent du graphisme : il est crucial de continuer à montrer nos travaux, qu'ils se répandent mais aussi de faire attention à ne pas tomber dans la facilité en ne programmant que les mêmes personnes. Même dans un souci de mixité les gents adorent ériger des génies et des héroïnes mais, bien souvent, la recherche s'arrête à la première entrée google et la flemme de «digger» est aussi une cause d'invisibilisation.



Félicité Landrivon

Félicité Landrivon est née en Australie en 1989 et vit à Marseille. Après des études littéraires et linguistiques, elle s'oriente finalement vers le graphisme. Sensible aux pratiques graphiques en marge, elle puise ses influences dans la culture populaire, contourne les formes consensuelles du design graphique, privilégiant l'affiche comme terrain d'entraînement quotidien. Ses expérimentations l'ont amenée à collaborer avec de nombreux lieux culturels, groupes de musique, labels indépendants, éditeurs, associations et autres activistes de l'ombre, tant sur des projets d'édition que d'identité visuelle ou d'illustration. Après avoir longtemps programmé et organisé des concerts souterrains à Lyon, elle a lancé en 2020 *Ventoline*, un fanzine musical semestriel écrit et illustré par des femmes, dont elle coordonne et met en page le contenu.

Roxanne Maillet

Roxanne Maillet interroge le texte, sa mise en forme et sa lecture en tant que pratique collective ainsi que dans une perspective dyke féministe. Son travail se manifeste sous les formes de club de lecture, de livres, de typographies, de tee-shirts... Elle a initié en 2016 le *Cave Club*, lectures de textes écrits par des femmes qu'elle invite et dont elle fait la retranscription sous un format éditorial. Elle cofonde avec Auriane Preud'homme la revue *Phylactère* dédiée à la restitution et la partition de performance. Roxanne Maillet développe également un travail de recherche graphique et de diffusion autour de l'écriture inclusive et des glyphes non-genrés au sein de la collective *Bye Bye Binary*.

FREED FROM
DESIGNER

VUES
D'EXPOSITION









FREED FROM DESIGNER

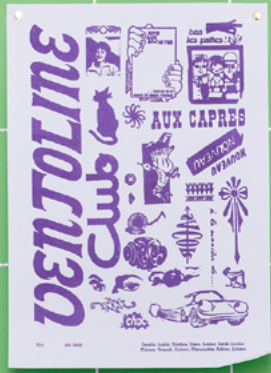




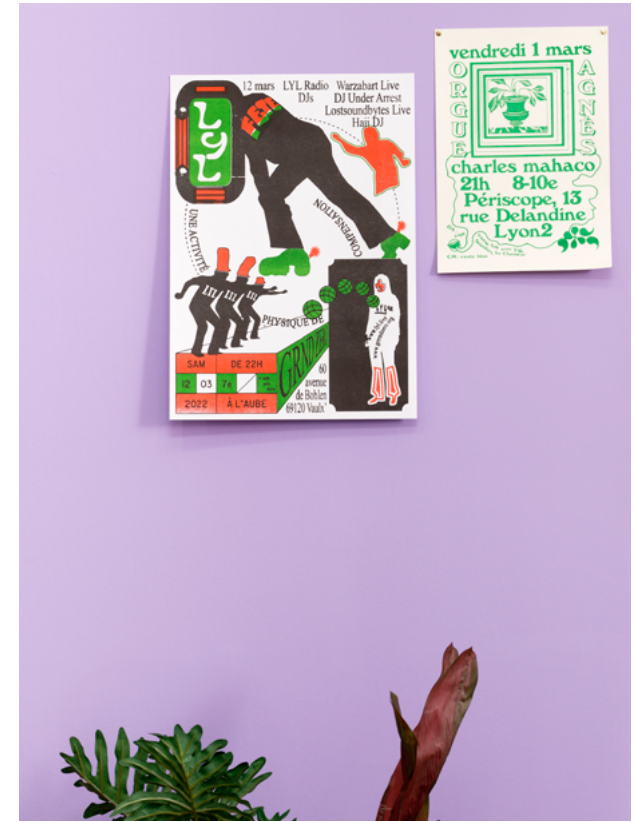














L'exposition *Freed From Designer*
de Félicité Landrison & Roxanne Maillot est présentée
à la MABA du 8 septembre au 18 décembre 2022.

La MABA remercie plus particulièrement
les graphistes ainsi que Mona Chancogne pour
la conception de la scénographie de l'exposition.

Texte de l'entretien : Félicité Landrison, Roxanne Maillot,
Caroline Cournède

Édition

Fondation des Artistes

Crédit photo

Autres visuels © les graphistes

Vues d'exposition : © Aurélien Mole, 2022



